Jean Roudaut

AÎTRE

*On me l'a enlevé, je ne cherche que lui, et n'y a que lui qui me puisse satisfaire ; mais je ne sais où l'ont mis ceux qui l'ont emporté. Je regarde par tout si je le pourrai voir. Je voudrais trouver l'endroit où il repose, et je ne puis le rencontrer. Misérable que je suis, que deviendrai-je donc ? où irai-je, et où est allé mon bien-aimé ? Je l'ai cherché dans le sépulchre, mais ça esté en vain : je l'ai appellé et il ne m'a point répondu ; en quelle part le chercherai-je donc pour le trouver ? Je romprai mon sommeil, je me lèverai, et m'en irai par tout, sans donner repos à mes pieds, jusques à tant que j'apperçoive celui que mon âme désire. Ô mes yeux ! versez des larmes; et vous, mes pieds, disposez-vous aux voyages, courez sans vous reposer, et cherchez celui pour qui je brûle d'impatience, Hélas ! où est donc allé l'objet de ma joie, où est caché mon amour, et où sont mes chers délices ?*

CHEMINEMENT

Destinataire : son nul. Toute parole cependant est d'essence testamentaire. Parole pour rien.

Voici le seuil : lieu de passage; entrée dans l'île des replis. Pages : elles se couvraient de signes inutiles, balbutiés, man- duqués, corrigés fous; de nouveau se couvraient d'une vague de blancheur. Mer se niant, effaçant son mouvement. Reste à ins- crire ce qui doit être sans lieu, sans date, sans voix. (Image de femme dans l'arrière mémoire). Je : n'ordonne rien.

Caractère : noir. Ce sera, sur une île au loin, la porte, lettre initiale ouvrant la page sur la crypte du livre, où, dans les ténèbres et les macules, entrer. Et le lecteur, promeneur, demeure hésitant à descendre ligne à ligne dans le tombeau du livre.

Décor : une île au loin dans les brumes de la lagune. De part et d'autre du mausolée, des ifs minces, mais on ne voit pas encore se mouvoir les ombres errantes. Les portes, qui ne s'ouvrent pas de l'intérieur, sont noircies. Est-ce là le séjour du jour le plus commun ?

Image de femme : souvenez-vous que ce fut un amour. Il disait qu'il ferait festin de son corps. Elle passait déplacée dans l'air des villes. Pleure sur toi : l'heure est venue. Un jour il n'eut plus de maison. Et s'en fut. Maintenant il est là. À demeure en ce sépulcre. Mais je ne sais plus où je suis : son absence a suffi pour que je n'aie plus de lieu.

Légende :

*Hoc est sepulchrum intus cadaver non habens,*

*Hoc est cadaver et sepulchrum non habens,*

*Sed est idem cadaver et sepulchrum sibi.*

Omnia opera Angeli Politiani

Venetis Aldo Manuzio. 1498

se lit en lettres noires sur le livre comme sur un bas-relief. Ce que songent les mots, entre deux arbres à peine esquissés de part et d'autre du seuil, vient de la nuit : ombre glissant devant les yeux, lueur sur des prunelles mortes. Et l'image rassemblant ses éléments épars, par un hasard volontaire, plante son décor dans la mémoire : ce sont des herbes, des sables levés par le vent, des feuilles qui volent, et un être qui est là, immobile, les bras ballants, les mains ouvertes, face à vous qui n'êtes pas pour lui.

*Mon corps n'a jamais donné à mon âme que de la peine et de la douleur, mais je trouverai dans le tombeau de mon Maître un repos honorable. Partant, je ne l'abandonnerai point, vu que par ce moyen si je meurs, ce sera ma consolation, et je trouverai en ma mort mon soulagement. Vivant, je ne l'éloignerai point, et mourant je l'embrasserai ; mais soit que je meure, ou que je vive, jamais on ne m'en verra séparée.*

PERSONNAGE

Cela est sûr maintenant. Cela est sûr depuis bien longtemps. Depuis· le commencement des choses. J'ai eu très jeune une vocation de cadavre. Je sais maintenant que l'île des morts est le monde que j'habite. Le seuil, il y a longtemps que je l'ai franchi. Image de femme : il y avait en elle si droit qu'elle marchât quelque chose d'égaré. Elle était vêtue de blanc et ses cheveux roux faisaient une longue blessure béante dans son dos. M'allongeant, je donnais à mon corps la forme anticipée du cadavre, et je me relevais en douce pour voir un peu de panique sur quelques visages. On ne disparaît jamais assez vite pour ses amis. Ils préparaient un tombeau ; ils eussent voulu un cadavre. Ça ne se passera pas comme ça. Je ne partirai pas tout droit. Mais ligne à ligne. Souvenez-vous tout de même que ce fut un amour: tout mot que l'on dit, c'est le dernier mot. Je n'entends plus rien de ceux qui sont sur la rive. Je suis au large de la vie. Tout seul. J'ai toujours eu le goût du glissement, de l'à-côté. Au-delà des remparts et des tours carrées, ce sont les coupoles de l'Orient. Fantasme de mourant. Reste à distance. N'accroche pas la barque. Tu es tout seul aussi. Tu pleures sur tes cendres. Nous sommes de pathétiques amoureux. Je m'en vais, et tu es mon fils. Le Père ne répond plus et il n'y a plus de guide. Bonne chance.

*Je pleurerai avec une telle obstination, que les bornes de mon deuil seront celles de ma vie, si je ne trouve avant que mourir celui que je cherche avec tant de douleur. Mais que ferai-je pour le rencontrer ? Où me tournerai-je ? Vers qui pourrai-je me retirer, pour prendre conseil de ce que je dois Jaire en mon désastre ? Qui appellerai-je ? Qui sera touché de compassion et qui voudra me consoler ? Qui me déclarera où est celui pour qui je brûle d'amour? Qui m'apprendra où il se couche sur le midi, et où il repose pendant les grandes ardeurs du jour ? Je conjure ceux qui m'oyent de lui dire que je languis d'amour, que je seiche de douleur, et qu'il n'y a point de tourment semblable à ma peine.*

GESTE

L'âge, sous la page, passé de chute en chute. Ligne noircie de chute en chute jusqu'au bout de l'âge. Voilà que cela fait un tombeau vide : il n'y a plus de cadavre. Mais le murmure sans trêve des voix ancestrales où l'ève répète son rêve sans desti- nataire. Geste d'homme: je sais que tu as fait tout ce que tu pouvais pour moi, ô mon Père. Voilà le seuil où j'ai tremblé le geste initial. Je reprendrai ton nom et tous ceux de ta race. J'effacerai ce qui doit être sans lieu, sans date, sans voix. Et sous mon nom pseudonyme, je cheminerai dans toutes les paroles dites. Ils : ordonnent. J'ai d'autres noms encore pour que rien ne cesse quand tout sera fini. Une multiplicité est en attente de dire mon absence. Le livre referme sur lui ses portes noires. Venez, cette maison fut mon corps. Les feuilles en sont séparées. Souvenez-vous de votre détresse. De la première à la dernière page (interstice : image de la déchirure), de la page initiale à la page finale plus rien d'autre que le murmure de mots balbutiés, corrigés fous. Une vie : ce qui est vite dit. Une barque sans mât, sans rame et sans amarre. Eau : rêve d'une coulée immobile ; image de femme. Ce sera par une belle soirée de printemps (il y a longtemps déjà que l'heure sera passée du crépuscule) ; elle glissera dans les paluds trouvant un chemin dans la terre aqueuse, entre les sables mouvants et les charbons bleus. Sans affolement ni détour de tête. La mer au loin derrière elle sera de couleur rousse comme si la chevelure horizontale s'étendait jusqu'à l'île. Je l'attendrai. Je serai debout sur le promontoire. Elle marchera vers moi. Elle sera vêtue de blanc. Je le sais. Si j'ai oublié son visage, je me souviens de sa démarche. Elle ouvrira les portes et dira que cela est son corps. Je ne veux pas mourir. Je voudrais être mort.

MIMIQUE

De la maison des morts il ne connaît que les aîtres (« Quelques personnes écrivent les êtres, ce qui est vicieux » affirme P.C.B. Boiste dans son Dictionnaire universel). Il rôde sous les galeries autour du cimetière. Il vient près de la tombe où le corps fut enfoui. Son bonheur, comme pour Marie, selon les paroles que lui prête Origène dans la traduction par Nicolas Coêffeteau de l'*Homélie de la Magdeleine*, fut de vivre en un monde comblé. Et voici que manque de l'être dans le gris de la pluie, sous le ciel de granit. Et que tout est devenu lacunaire. Il suffirait que revive ce qui n'est plus qu'une figure de mémoire. Il n'est pas mort, s'il l'a été trois jours. On ne l'a pas mis au tombeau ; je pourrai l'interroger sur son aventure, sachant cependant par avance qu'il n'a rien à en dire. Il reprend naturellement sa place dans sa maison, il a retrouvé son espace, ses mouvements. Il me faut être témoin, et annoncer la bonne nouvelle : tout est présent, tout se retrouve. L'air est peuplé d'êtres. Mais je m'éveille les mains vides : le seul destinataire possible est autre part. Il me reste à parcourir le domaine de l'absence. À aimer non plus ce qui est présent, et que j'ai perdu, mais ce qui ne peut se formuler, ce qui ne peut se dire qu'en terme d'absence. Non pas même le corps dans sa raideur cadavérique, mais le tombeau dans son vide. J'avais besoin vivant de poursuivre éperdument ce qui faisait de mon corps l'être d'un autre corps. Ce n'est plus de cela qu'il s'agit. Quoi que je trouve, désormais il me sera impos-sible de toucher. Ce que j'ai su aimer m'a été retiré. Ce que je dois apprendre – voici le seuil – c'est qu'il n'y a de présence, réelle, que de l'absence.